

Éducation et genres

Aujourd'hui, la mixité dans les écoles de la Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke, comme ailleurs dans les écoles publiques du Québec, est chose acquise. Chaque élève, fille comme garçon, a accès à la même formation et peut espérer poursuivre des études de l'école primaire à l'université. Il n'en

fût pas toujours ainsi. Il faut rappeler que, des origines du système d'instruction québécois au XVII^e siècle jusqu'aux réformes des années 1960, la grande majorité des filles ne peuvent espérer faire des études supérieures. En fait, c'est tout le discours sur le rôle et la place des femmes dans la société qui influence défavorablement son intégration au système scolaire : un discours qui « proclame la supériorité, pour les filles, de l'éducation sur l'instruction » et qui réduit donc la formation à une série d'apprentissages pratiques « n'ayant d'autre objet que de préparer au destin féminin », soit celui de femme, de mère et de maîtresse de maison¹.

Les cours élémentaires de français et de mathématiques peuvent donc côtoyer ceux d'arts domestiques, comme la couture et la cuisine. C'est ainsi que les commissaires sherbrookoïses s'assurent de fournir de nouveaux « moulins à coudre » pour les trois académies de filles de la Ville, pour la rentrée scolaire de septembre 1920². Cette vision se matérialise aussi par la création d'écoles ménagères et d'instituts familiaux, surnommés les « écoles du bonheur »³. Fières de leurs travaux, des élèves des cours de sciences ménagères de l'école Marie-Immaculée de Bromptonville exposent leurs œuvres



Élèves de l'école de filles Sainte-Bernadette-Soubirous, 1959. (*La Tribune*, 2 mai 1959, p. 2)

¹ M. Dumont, *L'instruction des filles au Québec (1639-1960)*, p. 3.

² BCECRCS, *Livre des minutes*, 19 juillet 1905 au 17 mai 1930, p. 376.

³ A. Dufour, *Histoire de l'éducation au Québec*, p. 71-73.

en mai 1960 : toutes les pièces présentées, dont des plats culinaires, des robes et des foulards, ont été confectionnées par les élèves⁴. Clairement à l'époque, féminité et éducation vont de pair !



Finissantes de la 9^e année de l'école Sainte-Marie, juin 1936.
(Fonds Micheline Bureau, Société d'histoire de Sherbrooke, IP296)

Certains filles ont tout de même accès à une formation académique plus poussée. C'est surtout sous l'impulsion des communautés religieuses féminines que s'exerce l'instruction supérieure des filles. Le modèle du couvent – combinant un pensionnat privé, fréquenté essentiellement par les filles de l'élite locale, et un externat public, accessible aux filles de toutes les classes de la société – est particulièrement favorisé partout dans la province⁵. C'est d'ailleurs le modèle qu'emprunte le Mont Notre-Dame de Sherbrooke, dès sa fondation en 1857, et ce, jusqu'aux années 1960 où l'institution devient entièrement privée. Comme le souligne à juste titre l'historienne Micheline Dumont :

Dans toutes ces institutions, le cadre de vie est largement inspiré de la règle des religieuses elles-mêmes et les élèves se trouvent ainsi à recevoir un encadrement religieux très rigoureux. Le silence, la prière, la discipline, la surveillance et la frugalité en constituent le lot quotidien⁶.

Il ne faut pas se leurrer, les garçons font aussi face à un modèle social idéalisé de la masculinité : virilité, compétitivité et ingéniosité sont notamment encouragées⁷. L'inspecteur d'écoles Camille Girard s'exprime en ce sens dans un rapport déposé en mai

⁴ Claude-Lyse Gagnon, « Bromptonville. Forte affluence à l'expo des travaux ménagers », *La Tribune*, 4 mai 1960, p. 32.

⁵ Ce modèle est un héritage du premier pensionnat fondé par Marguerite Bourgeoys à Montréal en 1676. M. Dumont, *L'instruction des filles au Québec (1639-1960)*, p. 5.

⁶ M. Dumont, *L'instruction des filles au Québec (1639-1960)*, p. 7-8.

⁷ Louise Bienvenue et Christine Hudon, « Pour devenir homme tu transgresseras... Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges classiques québécois (1880-1939) », *Canadian Historical Review*, vol. 86, no 3, septembre 2005, p. 485-511.

1939, regrettant le fait que les garçons ne puissent faire plus de travaux manuels dans les écoles de Sherbrooke :

Ne croyez-vous pas que vous devriez établir dans chacune des écoles dirigés [sic] par les frères, un atelier où une ou deux fois par semaine les élèves iraient apprendre à manier la scie et le rabot ou au moins un couteau et un marteau. Les travaux manuels sont un puissant moyen de développer l'initiative des élèves⁸.



Inspection des cadets de l'école LaRocque, mai 1942. (*La Tribune*, 22 mai 1942, p. 3)

Cette masculinité s'exprime aussi à travers la création d'équipes sportives, de hockey, de baseball et de crosse notamment, ou encore, par la formation de fanfares ou de groupes de cadets. Ces derniers regroupements sont tout particulièrement prisés pendant la période entourant la

Deuxième Guerre mondiale, soit pendant les décennies 1930 et 1940.

On favorise, par ailleurs, la division des sexes dans des classes ou des établissements séparés lorsque la densité démographique et les moyens financiers le permettent. C'est bien le cas dans les Cantons de l'Est, comme le démontre cet extrait du rapport de l'inspecteur d'écoles J.-E. Genest LaBarre, pour l'année scolaire 1905-1906 :

[...] dans tous les centres de mon district d'inspection où la population le permet, il y a des écoles séparées pour les deux sexes. Je citerai Sherbrooke, Bromptonville, Windsor-Mills, Richmond et bientôt Danville. [...] Ce système offre de grands avantages pour l'éducation et pour l'instruction : les hommes ont davantage la fermeté et la sévérité voulues pour bien diriger l'éducation des garçons et les femmes ont davantage la douceur et la bonté voulues pour bien diriger l'éducation des filles ; pour ce qui en est de

⁸ BCECRCS, *Livre des minutes*, 13 juillet 1937 au 13 septembre 1943, p. 100.

l'instruction, ce système permet de pouvoir mieux l'approprier aux besoins futurs de chaque sexe⁹.

La majorité des quartiers de Sherbrooke respectent cette logique : le Centre avec les écoles du Sacré-Cœur (garçons) et l'Externat Mont Notre-Dame (filles) ; le Sud avec les écoles LaRocque (garçons) et Immaculée-Conception (filles) ; l'Est avec les écoles Saint-Jean-Baptiste (garçons) et Sainte-Marie (filles) ; le Nord avec les écoles Sainte-Thérèse-d'Avila (garçons) et Sainte-Bernadette-Soubirous (filles) et ainsi de suite... Cela dit, pratiquement l'ensemble des petites municipalités entourant Sherbrooke ne peuvent se permettre l'aménagement d'environnements séparés. Dans ces villages, les classes mixtes sont données par des femmes, laïques ou religieuses. C'est le cas de différents territoires éventuellement annexés à la Commission scolaire de Sherbrooke, comme Deauville, Johnville, North Hatley ou encore Saint-Denis-de-Brompton. Finalement, il faut noter que la mixité se généralise dans les écoles de Sherbrooke à partir du milieu des années 1960. Par exemple, les écoles Saint-Joseph et Bussière – aujourd'hui fusionnées sous le nom d'école des Quatre-Vents – laissent tomber la division par sexe en 1968 et favorisent désormais une séparation par cycle : le 1^{er} cycle du primaire passe à l'école Saint-Joseph et le 2^e cycle s'installe à l'école Bussière¹⁰.

⁹ *Rapport du Surintendant de l'Instruction publique de la Province de Québec, pour l'année 1905-06*, Québec, Imprimé par Charles Pageau (Imprimeur du Roi), 1907, p. 62.

¹⁰ [s.n.], *Saint-Joseph, 1946-1996*, Sherbrooke, Comité des Fêtes du 50^e, 1996, p. 46.